

Pour le grand écrivain israélien, rescapé des camps, les enfants survivants ne sauraient se remémorer l'Holocauste à la manière des adultes

L'Holocauste lorsqu'on est enfant

● par Aharon Appelfeld

Cinquante-neuf ans ont passé depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, et il me semble que nous entrons à présent dans une ère nouvelle de notre rapport à l'Holocauste. Cette mutation est d'autant plus visible que peu à peu les survivants s'éteignent. Ces survivants étaient et demeurent la hantise de quiconque écrit sur le sujet, qu'il soit historien ou romancier. Les survivants veillaient soigneusement à ce que les événements soient racontés dans l'ordre chronologique, les noms de lieux et de personnes exhaustivement cités, les détails respectés. Pour le survivant, il était important que l'Holocauste soit relaté avec minutie. J'ai souvent été réprimandé par des survivants, soit pour mon imprécision, soit pour avoir décrit des faits survenus pendant ou après l'Holocauste en jetant un regard critique sur les victimes.

Pour le survivant, la mémoire chronologique était un point d'ancrage auquel il se cramponnait de toutes ses forces. Toute évocation fictionnelle de l'Holocauste a été et est encore considérée comme un acte *indigne* de la gravité du sujet. On entend souvent dire : lorsqu'il est question de l'Holocauste, on ne doit pas jouer avec les mots ou avec la forme, on doit se contenter de raconter les choses telles qu'elles se sont passées, aussi précisément que possible. Il est rigoureusement interdit d'introduire un quelconque élément créatif extérieur au souvenir. Ce n'est pas un hasard si la plupart des écrits consacrés à l'Holocauste relèvent d'un travail historique. Quant à la fiction, aux œuvres de l'imagination, elles sont quasi inexistantes.

Certes, le sujet a engendré une abondante littérature à sensation, mais les œuvres littéraires porteuses d'une vérité intrinsèque sont bien rares. On pourrait les compter sur les doigts d'une main. Les souvenirs puisaient leur force dans le souvenir et la commémoration. Jamais le survivant n'a oublié qu'il avait juré de tout dire, de ne rien laisser dans l'ombre, de cerner l'horreur de toute part. Or nous voici au seuil d'une ère où l'histoire de l'Holocauste devra se passer des survivants. Tant que ces derniers étaient parmi nous, l'Holocauste conservait une présence éminemment palpable. L'Holocauste avait un prénom, un nom, une ville, un village. Par sa présence, par son silence, il donnait une voix à l'horreur. On le rencontrait dans la rue, chez lui, devant les mémoriaux, autrement dit partout.

La présence persistante du survivant parmi nous arrachait l'Holocauste du domaine de l'incroyable pour l'amener à celui du visible. Si on doutait de la capacité humaine à faire le mal, du degré de barbarie dont un individu est capable, le survivant était là pour nous l'apprendre.



Né en 1932 à Czernowitz, Aharon Appelfeld a 10 ans lorsqu'il s'évade d'un camp de concentration. A la fin de la guerre, après plusieurs années d'errance, il s'installe en Palestine. Il est l'auteur d'une trentaine d'ouvrages qui lui ont valu une réputation internationale. Sont parus cette année, à L'Olivier, « Histoire d'une vie » (prix Médicis étranger) et « L'Amour, soudain ».

● Mais aujourd'hui, peu à peu, les survivants s'éteignent, et l'inquiétude nous saisit : sans eux, comment poursuivre l'histoire de l'Holocauste ? En d'autres termes, comment préserver la dimension individuelle et intime que confèrait le survivant à cette terrible expérience ? Voici donc que monte au front un autre type de survivant : tous ceux qui étaient enfants lorsque la guerre a éclaté. Leur mémoire est différente, tout comme leur version des événements. Pendant toutes ces années, les enfants n'étaient pas comptabilisés parmi les survivants, et leur mémoire n'était pas considérée comme telle. Pour comprendre la nature de la mémoire de l'enfant, il importe de saisir celle du témoignage du survivant adulte.

Tout ce qui a été révélé au juif au cours de ces années-là dépassait sa raison et son âme. Il s'était trouvé plongé au cœur de l'horreur et, une fois libéré, il voulait n'y voir qu'un cauchemar, une fracture dans sa vie qu'il fallait guérir le plus vite possible, une horreur qui ne méritait pas d'être envisagée sous un jour spirituel, mais seulement d'être maudite.

Lorsque l'adulte survivant relate et révèle, dans le même temps il dissimule. Car s'il lui est impossible de se taire, il lui est tout aussi impossible d'avouer que ce qui s'est produit ne l'a pas transformé. Il est demeuré le même, lié aux mêmes valeurs.

Les témoignages sur l'Holocauste doivent être abordés avec précaution, afin d'y voir non seulement ce qui s'y trouve, mais aussi, et surtout, ce qui y manque. Le témoignage du survivant est avant tout la quête d'un *soulagement* : j'ai fait ce que j'étais censé faire. Que s'est-il joué entre lui et ces horreurs, pendant toutes ces années de souffrance ? Qu'est-ce qui a changé en lui, et quelle sera dorénavant sa vie ? Il ne faut pas s'attendre, me semble-t-il, à trouver la réponse.

Pour dissiper tout malentendu, je m'empresse d'ajouter que cette littérature du témoignage constitue assurément l'authentique littérature de l'Holocauste. C'est un inestimable réservoir chronologique pour la mémoire juive.

Mais intéressons-nous à présent à ceux qui étaient enfants pendant l'Holocauste : leur témoignage est différent.

Ces enfants n'assimilaient pas toute l'horreur de cette réalité, mais seulement la portion accessible à leur esprit d'enfant. Les enfants n'ont pas le sens de la chronologie, de la comparaison avec le passé. Si l'adulte survivant pouvait évoquer ce qu'avait été la vie avant la guerre, pour ces enfants l'Holocauste était le présent, leur enfance, leur jeunesse. Ils n'ont pas connu d'autre

enfance, ils n'ont pas connu le bonheur. Ils ont grandi dans la terreur. Ils n'ont pas connu d'autre vie. Alors que les adultes tentaient d'échapper à eux-mêmes, à leurs souvenirs, de les refouler et de se construire une nouvelle vie en lieu et place de leur vie passée, les enfants, eux, n'avaient pas de vie passée, ou bien elle avait été effacée. L'Holocauste, comme dit le poète, était le lait noir qu'ils tétaièrent matin, midi et soir.

● **Ces enfants passaient des heures assis à observer.** La faim, la soif et l'épuisement faisaient d'eux des créatures d'observation. Et ils observaient moins les meurtriers que leurs pères et leurs frères aînés, dans toute leur faiblesse, dans tout leur héroïsme. Ces visions se sont gravées en eux comme seule l'enfance peut se graver dans la matrice de notre chair.

La guerre nous a révélé, à notre grande surprise, que même la vie la plus atroce n'en restait pas moins une vie. Dans les ghettos et dans les camps, les gens s'aimaient, chantaient des chansons sentimentales et parlaient politique. On donnait des cours du soir, des cours d'allemand et de français et l'après-midi on buvait du mauvais café, si on en avait. Au seuil de la mort, un homme s'entêtait à recoudre un bouton. Plus la mort était proche, plus nous refusions d'admettre son existence. Chacun s'accrochait à de menus espoirs, généralement des choses insignifiantes, tel le plaisir d'une cigarette. Je me souviens d'un jeune homme qui refusait catégoriquement d'être privé de ses manuels de mathématiques, et qui passait son temps à résoudre des équations. Il ne voulait pas rater son programme d'études. Ces étranges exercices d'algèbre, effectués entre deux déportations, faisaient de lui quelqu'un de serein. Dans les camps et dans les ghettos, on jouait beaucoup aux cartes, aux dominos, aux échecs. Lorsque ceux qui étaient adultes pendant la guerre ont raconté leur histoire, ils ont mis l'accent sur la chronique : les noms, les lieux, les dates. Leurs sensations, leurs sentiments étaient formulés en termes très généraux, sans aucune introspection. Mais pour les enfants qui avaient survécu, la guerre représentait toute leur vie. Ils étaient incapables de parler de l'Holocauste en termes historiques, théologiques ou moraux ; ils ne pouvaient parler que des peurs, de la faim, des couleurs, des caves, des gens qui étaient gentils avec eux ou de ceux qui les maltraièrent. C'est dans cet horizon limité que réside la puissance de leur témoignage.

Mais cet horizon limité nous en apprend beaucoup sur la cruauté, la générosité, la haine et l'amour. C'est dans leur corps qu'ils ont absorbé les années de guerre. Pour eux, l'Holocauste, c'était la vie, la seule vie qu'ils aient connue. Comment s'étonner que leur témoignage ait été rejeté par les adultes survivants ? Ils n'y voyaient qu'invention, déformation, atteinte à la gravité du sujet. Et à présent que le négationnisme gagne du terrain, on entend souvent dire qu'il faut supprimer toute invention dans les témoignages sur l'Holocauste, pour s'accrocher toujours davantage aux faits. Il est difficile d'accepter cette réalité : toute situation, si limpide soit-elle, produit des témoignages divergents, sans même parler du souvenir qu'en gardent les enfants.

Nous disposons aujourd'hui d'un corpus de témoignages, écrits et oraux, d'enfants survivants, qui assurément diffèrent de ceux des adultes. Leur témoignage est plus proche de la littérature. Leurs souvenirs sont tenus et, quand ils en viennent à se remémorer ce qui leur est arrivé pendant la guerre, ils recourent à l'invention, aux sensations et aux sentiments pour reconstituer leur passé. Ce genre de témoignage ne doit pas

être abordé comme une déposition factuelle, mais plutôt comme une reconstruction.

● **Pendant la guerre, je n'ai pas vu beaucoup d'enfants.** Je comprenais instinctivement qu'il valait mieux pour moi que je sois seul. Mais après la guerre j'en ai rencontré beaucoup. Ils faisaient partie de ces masses de survivants qui erraient sur les plages de Yougoslavie et d'Italie.

Les années de guerre dans les forêts et les monastères avaient modelé leur visage et leurs expressions. Certains chantaient bien, même si en général leur voix se fêlait. Leurs chansons mêlaient des vestiges de mélodies juives entendues en famille à des bribes d'orgue d'église. Et le tout se fondait dans une mélodie nouvelle comme seuls les enfants, dans leur aveuglement, peuvent en créer. On pourrait la qualifier d'innocente, ou simplement d'inélégante. Ils montaient sur des caisses et chantaient. A la fin du récital, ils faisaient la manche.

Des responsables violents ne tardaient pas à les prendre sous leur protection et les ballottaient d'un camp à l'autre. Il y avait aussi des filles. Je garde un souvenir très vif de l'une d'elles. Elle s'appelait Amalia. Elle avait une dizaine d'années, et elle chantait tous les soirs. Son répertoire était un mélange de chansons yiddish et de bruits de forêt. Son corps frêle d'oiseau paraissait toujours sur le point de s'envoler.

Il y avait des enfants acrobates qui faisaient de merveilleux funambules. Dans les bois, ils avaient appris à grimper aux branches les plus hautes et les plus minces. Parmi eux, des jeunes d'une dizaine d'années qui jonglaient avec des balles en bois. Il y avait aussi des imitateurs qui mimaient des animaux. Ces enfants entraînaient dans le camp par dizaines. Alors que les adultes essayaient d'oublier ce qui s'était passé, de s'oublier eux-mêmes, de se réinsérer dans le tissu de la vie, les enfants modelaient et affinaient leur souffrance, comme seule peut-être la chanson populaire peut le faire.

Et cette façon de parler, si l'on peut dire, était celle des enfants. C'est ainsi qu'ils s'exprimaient dans le ghetto, et plus tard dans les camps après la Libération, et ils ont conservé quelque chose de cette immédiateté, même une fois adultes, lorsqu'ils cherchaient leur identité d'humains et de juifs.

Au fil du temps, le problème (qui n'est pas seulement un problème artistique) s'est posé de dégager l'Holocauste de ses dimensions énormes et inhumaines pour le rendre plus proche des êtres humains.

Lorsqu'il s'agit de décrire la réalité, l'art, par nature, réclame toujours une certaine intensification, une dose d'exagération. Or ce n'est pas le cas pour l'Holocauste, tant tout ce qui s'y rapporte paraît déjà profondément irréel, comme s'il n'appartenait plus au vécu de notre génération, mais à la mythologie. D'où la nécessité de le ramener au niveau humain. Ce problème, loin d'être simplement technique, est absolument crucial. Quand je dis « le ramener », je ne parle pas de simplifier, d'atténuer ou d'adoucir l'horreur, mais de faire en sorte que les événements s'expriment à travers l'individu, et dans son langage, de soustraire la souffrance aux statistiques, à l'atroce anonymat, de restaurer le prénom et le nom de la personne, de restituer au torturé la forme humaine qui lui a été arrachée.

Les enfants survivants ne sauraient se remémorer l'Holocauste à la manière des adultes. Leur contribution est inséparable de leur expérience vécue. Mais cette expérience, quoique limitée, est profonde. Rien d'étonnant à ce que la littérature de l'Holocauste soit née avec eux.

A. A.

Copyright Aharon Appelfeld. Traduit de l'anglais par Serge Chauvin.

« Pour les enfants qui avaient survécu, la guerre représentait toute leur vie. »